

DOSSIER DE PRESSE

© Julien Magre

SAIGON

CAROLINE GUIELA NGUYEN / LES HOMMES APPROXIMATIFS

DU 25 AU 26 AVRIL 2018 CDN GRANDE SALLE

CONTACTS

ATTACHÉE DE PRESSE **Fabienne Bonneville**
06 82 07 98 03 / fabienne.bonneville@cdn-besancon.fr

COMMUNICATION CDN **Simon Pasquier**
03 81 88 90 75 / simon.pasquier@cdn-besancon.fr

www.cdn-besancon.fr / Avenue Édouard Droz 25000 Besançon



DIRECTION CÉLIE PAUTHE

SAIGON

CAROLINE GUIELA NGUYEN / LES HOMMES APPROXIMATIFS

Durée **3H15** ENTRACTE COMPRIS

Avec

CAROLINE ARROUAS
DAN ARTUS
ADELINÉ GUILLOT
THI TRÚC LY HUYNH
HOÀNG SON LÊ
PHÚ HAU NGUYEN
MY CHAU NGUYEN THI
PIERRIC PLATHIER
THI THANH THU TÔ
ANH TRAN NGHIA
HIEP TRAN NGHIA

Écriture **CAROLINE GUIELA NGUYEN AVEC L'ENSEMBLE DE L'ÉQUIPE ARTISTIQUE**

Collaboration artistique **CLAIRE CALVI**

Scénographie **ALICE DUCHANGE**

Création costumes **BENJAMIN MOREAU**

Création lumières **JÉRÉMIE PAPIN**

Création sonore et musicale **ANTOINE RICHARD**

Composition **TEDDY GAULIAT-PITOIS**

Dramaturgie et surtitrage **JÉRÉMIE SCHEIDLER ET MANON WORMS**

Stagiaire dramaturgie **HUGO SOUBISE**

Traduction **DUK DUY NGUYEN ET THI THANH THU TÔ**

Consultant scénaristique **NICOLAS FLEUREAU**

Régie générale **JÉRÔME MASSON** (création), **SERGE UGOLINI**
OU ERIC GUILLAMOT

Régie lumière **SÉBASTIEN LEMARCHAND** ou **CORENTIN SCHRICKE**

Assistante à la création sonore et régie son **ORANE DUCLOS**

Musiciens studio **NINA MILLET** et **MATHIEU SCHMALTZ** (violons), **AURÉLIE MÉTIVIER** (alto), **LYDIE LEFEBVRE** (violoncelle),

TEDDY GAULIAT-PITOIS (piano), **PIERRIC PLATHIER** (guitare)

Réalisation costumes **AUDE BRETAGNE**, **DOMINIQUE FOURNIER**, **FRÉDÉRIQUE PAYOT**, **PASCALE BARRÉ**

Renfort atelier, habillage **BARBARA MORNET**, **NATHALIE SANSON**

Perruques et maquillage **CHRISTELLE PAILLARD**

Administration, production **JULIETTE KRAMER**, **ELSA HUMMEL-ZONGO**

Production **LES HOMMES APPROXIMATIFS**, **LA COMÉDIE DE VALENCE CDN DRÔME-ARDÈCHE** Coproducteurs **ODÉON**, **THÉÂTRE DE L'EUROPE**, **MC2: GRENOBLE**, **FESTIVAL D'AVIGNON**, **CDN DE NORMANDIE-ROUEN**, **THÉÂTRE NATIONAL DE STRASBOURG**, **CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL DE TOURS – THÉÂTRE OLYMPIA**, **COMÉDIE DE REIMS - CDN**, **THÉÂTRE NATIONAL DE BRETAGNE - CENTRE EUROPÉEN THÉÂTRAL ET CHORÉGRAPHIQUE**, **THÉÂTRE DU BEAUVAISIS - SCÈNE NATIONALE DE L'OISE EN PRÉFIGURATION**, **THÉÂTRE DE LA CROIX ROUSSE-LYON**. Avec le soutien financier de **LA RÉGION AUVERGNE-RHÔNE-ALPES**, **DU CONSEIL DÉPARTEMENTAL DE LA DRÔME**, **DE L'INSTITUT FRANÇAIS DANS LE CADRE DE SON PROGRAMME THÉÂTRE EXPORT**. Avec le soutien de **L'INSTITUT FRANÇAIS DU VIETNAM**, **DE L'UNIVERSITÉ DE THÉÂTRE ET DE CINÉMA DE HÔ CHI MINH-VILLE** ET **DE LA CHARTREUSE, VILLENEUVE LEZ AVIGNON – CENTRE NATIONAL DES ÉCRITURES DU SPECTACLE**.

Création à La **COMÉDIE DE VALENCE** pour le **FESTIVAL AMBIVALENCE(S)** et au **71E FESTIVAL D'AVIGNON / GYMNASSE DU LYCÉE AUBANEL**.



DIRECTION CÉLIE PAUTHE

Saïgon était le nom d'une métropole, devenue Hô-Chi-Minh-Ville après la Guerre du Vietnam. C'est aujourd'hui le nom que portent 235 restaurants vietnamiens en France. Et c'est un restaurant vietnamien que Caroline Guiela Nguyen recrée sur scène avec une troupe nombreuse, réunissant comédiens français et vietnamiens.

Dans ce lieu de convivialité et de rencontres, les souvenirs affleurent, les vies se racontent, passé et présent se nouent pour dérouler un récit choral qui fait naviguer entre la France de 2017 et le Saïgon de 1956. Les histoires que SAIGON met en scène ont été écrites à partir d'immersions collectives au Vietnam et en France, de souvenirs puisés ici et là, de récits historiques, puis au rythme des improvisations des comédiens.

Le processus de création de la compagnie Les Hommes Approximatifs est forgé de ces mélanges et de ces échanges : entre recherche documentaire et élaboration de fictions, entre récolte d'images et de témoignages, entre construction dramaturgique et improvisation au plateau. Derrière la langue de chacun, les voix, les visages, une richesse narrative se déploie et témoigne de notre perception fragmentée du monde d'aujourd'hui : SAIGON met en scène le récit de gens qui portent en eux l'empreinte du mouvement, de l'Histoire et de la géographie.

La polyphonie interne au spectacle dévoile cette histoire collective qui fait qu'on peut entendre du Edith Piaf à Hô Chi Minh-Ville et aller manger un bobun à Besançon. Et le théâtre devient le lieu où se crée un récit commun, à partir d'horizons lointains et d'histoires différentes.

© Jean-Louis Fernandez



CAROLINE GUIELA NGUYEN / LES HOMMES APPROXIMATIFS

Après des études de sociologie et d'arts du spectacle, Caroline Guiela Nguyen se forme à la mise en scène à l'école du Théâtre National de Strasbourg. Elle fonde en 2007 Les Hommes Approximatifs, compagnie qui réunit Alice Duchange (scénographe), Benjamin Moreau (costumier), Jérémie Papin (créateur lumière), Mariette Navarro (auteure), Antoine Richard (créateur sonore) et Claire Calvi (collaboratrice artistique). Avec eux, elle s'engage dans une démarche d'écriture de plateau où l'improvisation nourrit des fictions qui interrogent l'articulation entre réalisme et imaginaire, entre intime et collectif. Après le succès d'Elle brûle (2013), Le Chagrin est la huitième création de Caroline Guiela Nguyen, créée à la Comédie de Valence puis présentée au CDR de Tours et à La Colline - théâtre national, trois institutions dont elle est artiste associée.

Plus que jamais, la grande préoccupation de notre compagnie est de savoir quels sont les récits que nous apportons comme réponse à notre monde. Nous souhaitons considérer le théâtre, aimer le théâtre, dans sa capacité à être poreux à ce qui nous traumatise, nous inquiète, nous empêche de dormir ou au contraire, nous console. Aujourd'hui plus que jamais, nous pensons que nous avons cette responsabilité là, celle de libérer nos imaginaires pour représenter le monde tel qu'il nous arrive, dans son mystère et son réel.

Notre grande peine serait de laisser derrière nous des terrains abandonnés, des sujets innombrables, de l'impensé, du mutisme et de dresser des murs entre nous et d'autres.

Pour cela, nous avons décidé de regarder plus précisément nos territoires, plus précisément les visages et d'entendre les récits de cette France qui doit se raconter au-delà de ses propres frontières. Nous sommes faits d'autres histoires que la nôtre, nous sommes faits d'autres blessures que les nôtres. Pour cela, l'une des grandes nécessités que nous éprouvons aujourd'hui et qui motive de façon viscérale notre projet SAIGON, est cette volonté de mettre en présence des comédiens qui viennent d'horizons lointains, pour que nous ayons, ensemble, le projet de livrer un récit commun.

Les Hommes Approximatifs

INTERVIEW DE CAROLINE GUIELA NGUYEN

Propos recueillis par Francis Cossu pour le 71^e Festival d'Avignon

Comment avez-vous travaillé les éléments fictionnels de SAIGON ?

[...] Notre préoccupation est de savoir quels sont les récits qui nous racontent aujourd'hui et surtout quels sont les êtres qui doivent peupler notre plateau. Pour SAIGON, il nous fallait sortir de nos frontières, aller chercher des visages jusqu'au Vietnam.

Durant ces deux dernières années, nous avons récolté des témoignages. Les immersions à Hô Chi Minh-Ville et dans le treizième arrondissement de Paris nous ont permis d'entendre à nouveau des récits, des mots, des langues qui m'étaient devenues inaccessibles, comme par exemple le français limité tel que le parlait ma grand-mère ou celui différent de mon oncle, créolisé. Ces empreintes m'ont permis l'écriture d'un livre que j'ai remis aux comédiens le premier jour des répétitions. Ce ne sont pas les mots du spectacle car ce sont les comédiens qui m'ont renseignée sur leur propre langue, leur propre façon de parler. Par exemple, My Chau parle un français qui n'est pas sa langue maternelle. La façon qu'elle a de manier la langue est différente de Pierric pour qui le français est là depuis toujours. C'est pour cette raison là que je veux garder l'écriture de la parole avec les comédiens. Je ne peux pas les devancer, être avant eux. Ce livre est donc un paysage sensible qui a été la base du travail d'écriture au plateau avec les comédiens pendant les répétitions. Il est en quelque sorte le sous-texte de SAIGON. C'est un rêve de départ qui s'est amplifié et enrichi au fil des répétitions.



© Jean-Louis Fernandez

D'ailleurs, vous dites que la ville a également influencé votre projet ...

Quand je quittais le Vietnam après un temps de résidence, je me répétais : n'oublie pas Saïgon. Jusqu'à présent dans mon travail, c'étaient les comédiens qui me donnaient des indications de récit. En travaillant un spectacle dans une ville étrangère, j'ai découvert que celle-ci pouvait également me donner des indications fictionnelles. Hô Chi Minh- Ville est chargée d'histoires de départ, d'exil, elle est peuplée d'êtres qui manquent dans les familles et c'est cette absence qui engendre la fiction. C'est comme cela que nous créons du mensonge, du mythe. Il y a toujours quelqu'un à pleurer et tout l'enjeu de notre spectacle est de retrouver ce trajet des larmes. Le mélodrame est omniprésent dans la vie quotidienne des Vietnamiens.

Le karaoké et ses chansons populaires marquées par l'exil, l'amour, l'importance des fleurs... [...] Saïgon est une ville morte, gonflée d'histoires et de mythes. Quand nous parlons de Saïgon, de quoi parlons-nous ? De la France ? Du Vietnam ? De Martin Sheen au début d'Apocalypse Now ? Des 235 restaurants répertoriés en France qui portent ce nom-là ? D'ailleurs, elle ne concerne pas seulement les Vietnamiens ou les Français partis en Indochine, elle concerne notre mémoire collective. Saïgon appartient à tous.

**SAIGON, c'est une ville, une empreinte coloniale, une histoire française et étrangère.
Comment situeriez-vous la pièce au regard d'un titre qui nous parle tant ?**

La colonisation nous préoccupe, nous travaillons sur son histoire, ses événements petits et grands, le contexte de son développement, mais nous faisons cela parmi d'autres choses, car alors le Vietnam ne serait jamais autre chose qu'une ancienne colonie ? Je suis fille de Viet Kieu* mais SAIGON n'est pas le spectacle par lequel je vais régler des comptes avec la France. Ce serait trop simple et général à la fois. Je dirais, à la limite, que la question coloniale, traitée comme un « sujet » sur lequel le spectacle serait tenu de se positionner, devient une question très inoffensive. Je ne veux pas de discours sur les gens, je veux les gens eux-mêmes, leur visage, leurs paysages, leur corps, leurs langues. Ce sont eux qui me font entrer en écriture, comme la première fois où j'ai découvert que ma mère parle un vietnamien qui n'existe plus parce qu'elle a été obligée de quitter son pays à 11 ans et qu'elle parle une langue d'apatride. Ou encore comme cet homme d'Indochine qui insulte sa femme vietnamienne parce que l'époque, malgré l'immense amour qu'il a pour elle, l'autorise à penser qu'il y a d'un côté des êtres supérieurs et de l'autre des indigènes. Voilà où est la colonisation, dans le coeur même de ces êtres humains. Et donc si cela a un sens de nous frotter au passé colonial de la France à travers les destins individuels, tantôt brisés, tantôt rompus, tantôt déplacés et à jamais exilés, c'est celui-là, et seulement celui-là, celui de faire entendre la rumeur insistante des oubliés, des invisibles. C'est comme cela que je veux répondre en tant qu'artiste à cette question : inviter des Vietnamiens, des Français, des Français d'origine vietnamienne à écrire avec nous notre spectacle pour qu'on les voie, qu'on les entende et que notre imaginaire s'enrichisse de leur présence.

Comment se sont rencontrés vos comédiens qui ne partagent pas tous la même langue, ni la même culture ?

L'équipe de SAIGON est composée de comédiens français (Caroline Arrouas, Dan Artus, Adeline Guillot, Pierrick Plathier), d'une comédienne Viet Kieu* (My Chau Nguyen thi), d'un couple de comédiens amateurs Viet Kieu* (Anh Tran Nghia et Hiep Tran Nghia) et de quatre jeunes comédiens vietnamiens que nous avons rencontrés lors de nos ateliers à Hô Chi Minh-Ville (Hoàng Sơn Lê, Thi Truc Ly Huynh, Thi Thanh Thu To et Phu Hau Nguyen). Notre processus d'écriture, qui consiste à dégager de l'imaginaire directement du plateau, est puissant justement parce qu'il met en contact des gens qui portent en eux des réalités différentes. L'imaginaire dégagé par Phu Hau, jeune fille de 24 ans qui a toujours grandi à Hô Chi Minh-Ville, n'était pas celui de Caroline Arrouas qui a grandi à Vienne.

Nous savions que la rencontre de ces actrices allait faire la richesse du projet. C'est surtout la beauté de se réunir, de chercher à faire récit ensemble, qui a été le moteur de notre travail. La langue que l'on partage ou pas avec l'autre partenaire est devenue un véritable centre de recherche. Lorsque nous avons commencé à travailler avec Dan Artus et Ly qui ne comprennent pas la langue de l'autre, il a fallu construire une histoire de couple sans les mots, juste avec le désir d'inventer du commun. Les répétitions sont d'ailleurs souvent émouvantes. Cela tient peut être au fait que nous tentons de rapprocher des mondes qui se sont aimés, déchirés, oubliés depuis 60 ans. En sortant de répétition, j'ai dit au traducteur que j'avais la sensation pour la première fois de créer les possibilités de cette re-rencontre, à travers ces histoires retrouvées et incarnées par les comédiens. SAIGON, c'est aussi un langage, une façon de faire circuler les affects, les émotions.

*Viet Kieu : littéralement «Vietnamiens de l'étranger», terme sans définition juridique officielle mais utilisé par le régime communiste pour désigner les Vietnamiens résidant hors du Vietnam, les nationaux étrangers d'origine vietnamienne, les Vietnamiens réfugiés à l'étranger mais pas encore naturalisés citoyens dans leur pays d'accueil.

*Propos recueillis par **Francis Cossu** pour le 71^e Festival d'Avignon*

Caroline Guiela Nguyen invite le monde dans sa cuisine

Avec « Saïgon », « ni projet autobiographique ni spectacle sur la colonisation », la metteuse en scène aborde l'histoire du Vietnam par l'intime et le récit

AVIGNON

ROUEN (SEINO-MARITIME) ET VALENCIENNES (DRÔME) -
enquête spéciale

Ce soir de mai, les Vietnamiens et les Français ne mangent pas ensemble. Le catering furieusement végan proposé par le Centre dramatique de Haute-Normandie semble bien la seule chose qui puisse diviser l'équipe de Caroline Guiela Nguyen, qui répète, au Théâtre de la Foudre du Petit-Quevilly, dans la banlieue de Rouen, sa nouvelle création : *Saïgon*. Pendant que les Vietnamiens se régalaient avec leurs gamelles, les comédiens français testent avec circonspection les cakes sans gluten et les flans sans lactose, botagonnent qu'ils auraient préféré manger vietnamien, puis sortent boire un verre de muscadet à l'air libre.

De bons petits plats à la sauce saïgonnaise, il y en aura, mais sur la scène, où Caroline Guiela Nguyen a installé un restaurant en ordre de marche, avec sa cuisine et sa salle. Il sera le cadre de son nouveau spectacle, qui s'annonce comme un des beaux voyages de cet Avignon 2017, et il est d'ores et déjà celui des répétitions, qui ont lieu dans le décor, comme pour le chagier d'une âme et d'une mémoire.

Caroline Guiela Nguyen est le centre névralgique de ce projet, elle qui, à 35 ans, avec sa compagnie Les Hommes approximatifs, s'est déjà fait remarquer, entre autres, avec deux créations singulières et fortes, *Ille brûle* et *Le Chaprin*. La jeune femme, qui est aussi artiste associée à l'Odéon-Théâtre de l'Europe, vient à Avignon pour la première fois, avec ce spectacle qu'elle mûrit depuis longtemps. Sa mère, Vietnamiennne, est arrivée en France en 1956, comme nombre de ses compatriotes restés engagés aux côtés des Français. Pour autant, si sa pièce se déroule entre 1956 et 1966, entre la capitale du Sud-Vietnam et Paris, « *Saïgon* n'est ni un projet autobiographique, ni un spectacle sur la colonisation », pose d'emblée la metteuse en scène avec la fermeté douce et souriante qui la caractérise.

« Enfants d'exilés »

Cet *Saïgon* est aussi l'occasion pour Caroline Guiela Nguyen d'affiner une démarche théâtrale passionnante, qui la situe dans une filiation allant d'Ariane Mnouchkine à Joël Pommerat. Elle travaille en création collective, avec de vrais acteurs créateurs, mélange les professionnels et les amateurs, et aborde la politique et l'histoire par l'intime et le récit. « Ce que je cherche théâtralement, c'est à faire se rencontrer

des mondes. Le commun, cela se travaille, à l'intérieur même du processus de création. »

Voilà comment se retrouve, dans la salle du Petit-Quevilly puis dans celle de la Comédie de Valenciennes où les répétitions se sont poursuivies en juin, une équipe composée de Français, de Vietnamiens du Vietnam et de Vietnamiens de France - ceux que l'on appelle les « viet kieu ». Certains sont comédiens, d'autres pas. Certains parlent vietnamien et français, d'autres seulement français ou seulement vietnamien. Caroline Guiela Nguyen elle-même ne parle pas vietnamien. « Comme la plupart des enfants d'exilés, observe-t-elle, nos parents étaient tellement obsédés par l'intégration qu'ils ne nous ont pas transmis leur langue. »

La metteuse en scène conduit donc ses répétitions avec un jeune traducteur vietnamien, Duc Duy Nguyen, un quasi homonyme, qui semble être devenu un double d'elle-même, bondissant sur le plateau au même rythme qu'elle, tant il est en intelligence profonde avec le projet. Caroline Guiela Nguyen l'a rencontré, comme le reste de l'équipe vietnamo-vietnamienne, au cours d'un des trois voyages de préparation qu'elle a effectués au Sud-Vietnam et à Hô Chi Minh-Ville, pour humer le parfum de la ville et « récolter des histoires ».

« Ce que je cherche théâtralement, c'est à faire se rencontrer des mondes. Le commun, cela se travaille, à l'intérieur même du processus de création »

CAROLINE GUIELA NGUYEN



À VOIR
SAIGON

création collective
sous la direction
de Caroline
Guiela Nguyen.
Gymnase
du lycée Aubanel,
du 8 au 14 juillet
(relâche le 11),
à 17 heures.
Durée : 1h45.

« En mars 2016, nous sommes partis tous ensemble, acteurs, scénariste, costumier, etc., pour un mois de travail à l'université de théâtre et de cinéma de Saïgon, raconte Caroline Azouas, Adeline Guillot et Pierrick Planchet, trois piliers de la troupe des Hommes approximatifs. Nous avons mené ces ateliers avec de jeunes comédiens sélectionnés sur audition, et, évidemment, nous ne nous comparons absolument pas. Heureusement que le théâtre est aussi un langage du corps... » Là, ils ont rencontré Phi Hân Nguyen, Thi Trúc Ly Huynh et Hoàng Sơn Lê, les trois jeunes comédiens vietnamiens, et les deux traducteurs, Duc Duy Nguyen et Thi Thanh Thu Tô, une jeune femme qui joue également dans le spectacle.

« Au début, quand Caroline m'a raconté son projet d'un spectacle qui parlait de la France et du Vietnam, je l'ai trouvé énorme, inimaginable, se souvient Duc Duy Nguyen. Mais nous avons tout fait ensemble, et cela a été un voyage pour nous aussi, une manière de partir à la rencontre de notre ville, que nous ne connaissions pas si bien. On a découvert des lieux - cafés, karaokés, bals en plein air... -, des chansons, des histoires, des traditions... »

Pour ces jeunes comédiens, la manière de travailler de Caroline Guiela Nguyen est une nouveauté totale. « Au Vietnam, nous avons l'habitude de jouer des scènes avec des canevas fixés. Et puis, notre théâtre est souvent très théâtral : tout y est amplifié et codifié, avec une langue soutenue, pas du tout quotidienne. Ici, tout part des improvisations, et on est dans la recherche de sentiments beaucoup plus proches, plus justes, qui doivent venir d'émotions personnelles et authentiques », notent-ils.

Improvisations collectives

Si le spectacle se construit en improvisations collectives, les lignes en sont, tout de même, largement tracées par Caroline Guiela Nguyen, qui porte sur ses épaules la vision d'ensemble du projet, et fait montre d'une



La compagnie Les Hommes approximatifs répète « Saïgon » au Petit-Quevilly, près de Rouen, en avril.
JAN-LUC FERRAZ

« Quand on évoque Saïgon, on évoque la plupart du temps la colonisation et les drames qu'elle a engendrés. On ne parle jamais de la vie des gens de manière concrète »

DU C DUY NGUYEN
Traducteur

attention de chaque instant tout au long des heures de répétition. Pour nourrir le travail de son équipe, la metteuse en scène, qui à travers cette création pourrait se révéler de plus en plus auteure, a ainsi composé un très beau livre – qui devrait être édité par Actes Sud – de textes et d'images, qui laisse exhaler au fil de ses pages ce « *doux parfum d'exil* » dont parle l'écrivain Robert Olen Butler à propos des « Viet Kieu » américains.

« *Je ne fais pas de théâtre documentaire. Toute ma démarche, c'est de créer de la fiction à partir d'histoires récoltées* », explique Caroline Guiela Nguyen qui, avant d'être diplômée de la prestigieuse école du Théâtre national de Strasbourg, a fait des études de sociologie et de ethnoscénologie, une discipline née en 1995 et qui est une sorte d'anthropologie appliquée aux arts du spectacle. Dans son théâtre, le réel, le vivant, viennent s'inscrire au cœur du processus.

Quand la metteuse en scène a commencé à auditionner des comédiens « Viet Kieu » pour son spectacle, elle est vite tombée sur un couple, Anh et Hiep Tran Nghia, exilés en France depuis 1964 et 1968. Les hasards de la vie ont fait que parmi un certain nombre de métiers, ils ont tenu un restaurant, Escalé à Saïgon, à Laon, dans l'Aisne. Et que tous deux, lui surtout, ont fait de la figuration dans des films français comme *Indochine* ou *Dien Bien Phu*, et du théâtre amateur pour la communauté vietnamienne.

Alors, ils ont immédiatement « *dit oui* ». M^{me} Anh a apporté ses propres casseroles, réaménagé la cuisine du restaurant et décidé de préparer des petits plats en direct lors des répétitions. Et elle se révèle, au fil des répétitions, une comédienne assez incroyablement, qu'il faudrait presque freiner tant elle déploie d'énergie de jeu.

« Pas didactique ou idéologique »

« *On a toujours eu la tête artistique*, dit son mari, Hiep, avec son sourire doux. *Ce qui est troublant, ici, c'est que l'histoire que nous incarnons, qui est quand même très inspirée par celle des grands-parents de Caroline, est aussi quasiment la nôtre. Troublante, aussi, la relation avec les jeunes Vietnamiens : il y a beaucoup d'affection entre nous, un lien invisible, issu de la même racine. Mais en même temps, il y a une grande différence entre eux et nous, entre eux et nos petits-enfants, qui sont nés et ont grandi en France. Nous ne parlons plus vraiment la même langue, nos histoires ne sont pas les mêmes. Ils s'expriment d'ailleurs très peu sur l'histoire vietnamienne, qu'ils semblent mal connaître.* »

Ainsi se déposent les strates de mémoire, d'expériences et d'affects, dans le processus de création de Caroline Guiela Nguyen, sans

qu'il soit besoin d'insister. Anh Tran Nghia est aussi une nièce éloignée de Nguyen Van Tam, qui fut le chef du gouvernement de l'État du Vietnam de 1952 à 1954, juste avant la partition du pays. M^{me} Anh a vu deux de ses cousins assassinés par ceux qu'elle appelle encore « *les maquisards* ».

« *Il y a dans cette démarche une manière de prendre le politique qui n'est pas du tout idéologique ou idéologique* », observent, quasiment dans les mêmes termes, Hiep Tran Nghia et Duc Duy Nguyen. Le jeune traducteur semblait destiné à être l'homme-passe-relle de cette création : en 1956, une partie de sa famille est restée vivre au Vietnam, une autre est partie en France. « *Quand on évoque Saïgon, on évoque la plupart du temps la colonisation et les drames qu'elle a engendrés, de manière très générale. On ne parle jamais de la vie des gens, de manière sensible et concrète. C'est ce que je trouve très beau, dans ce projet : qu'il parle des histoires vécues, avec leur richesse de détails.* »

Ce jour-là, en répétition, Caroline Guiela Nguyen était arrivée avec une phrase du philosophe allemand Walter Benjamin : « *Il y a toujours du passé fiché dans le présent.* » Le théâtre comme instrument sensible pour faire battre les fragiles membranes entre passé et présent, voilà ce qu'explore cette jeune femme pour qui l'histoire doit s'incarner de manière singulière pour pouvoir toucher à l'universel. « *Saïgon, c'est une ville qui va vous chercher à l'encontre de vos blessures, dit-elle. Elle appartient à tous.* » ■

FABIENNE DARGÈ

LE RESTAURANT DE MARIE-ANTOINETTE

Marie-Antoinette est une vietnamienne arrivée en France en 1954.

Sur l'enseigne il y a écrit SAIGON. Comme 979 restaurants qui portent ce nom dans toute la France. Il est situé au 176, avenue de Choisy 75013.

Il y a une salle de 40 couverts.

Marie-Antoinette est gérante. Les murs ne lui appartiennent pas.

On va dans ce restaurant pour parler le vietnamien.

On y va aussi pour chanter des chansons d'amour. Des chansons d'amour qui pleurent les amours brisées, oubliées dans le pays. Marie-Antoinette elle-même prend le micro quelques soirs dans la semaine pour chanter.

Elle enlève ses habits de cuisinière, son grand tablier, et passe sa plus belle robe.

Elle chante en vietnamien. Quelquefois en français avec un accompagnement au synthétiseur.

La cuisine a été remise aux normes d'hygiène en 2002.

L'homme qui était passé avait noté que le carrelage et la table de travail ne correspondaient pas aux normes européennes.

Marie-Antoinette a dû faire un emprunt sur 15 ans pour remettre tout dans la « légalité » comme elle dit.

Les murs étaient remplis d'un papier peint à fleurs.

Marie-Antoinette les a trouvés très beaux.

Elle avait rajouté quelques fleurs artificielles et des néons.

Elle avait installé à côté de la porte d'entrée l'autel des ancêtres.

Elle changeait régulièrement les fruits.

Ne trouvant pas les fruits du Jacquier elle l'avait remplacé par des mandarines.

Il y avait la photo de mariage de ses grands-parents. Il y avait celle de sa tante aussi.

Un jour, elle avait mis un Twix dans les offrandes.

Sur le comptoir, on voit un petit chat en plastique dont le bras est articulé pour dire bonjour. Marie-Antoinette l'avait acheté pour le mettre dans son restaurant. Elle savait qu'il venait du Japon. Mais ici, le Vietnam, -ou le Japon, c'était la même chose pour certains Français.

Il y avait la Vierge Marie accrochée au mur. Avec des loupottes qui éclairaient alternativement en vert et en rouge. La plupart des Vietnamiens étaient bouddhistes. Marie faisait partie des 10% de catholiques qui allaient le week-end à la cathédrale Notre-Dame au cœur de Saïgon.

Marie est persuadée qu'elle fait partie de la famille de Thierry Ardisson.



© Jean-Louis Fernandez

PISTES DE RECITS

1. LINH ET EDOUARD

MAJESTIC

La femme du consul donnait une dernière fête d'adieu au Majestic. Les Français devaient quitter le territoire. Pour eux, c'était la chute de Saïgon.

Le buffet était débordant, il y avait 3 orchestres qui jouaient aux 4 coins de l'hôtel, les invités avaient mis leurs plus beaux habits, leurs plus beaux bijoux que demain ils ramèneraient en bateau en première classe pour rentrer dans un pays que certains connaissaient et d'autres à peine. La soirée était décadente, les serveurs eux-même étaient ivres. Tout ce beau monde qui faisait le vernis de la société saïgonnaise était en train de perdre la ville et la face. Se côtoyaient au même endroit les repris de justice, les hommes de commerce richissimes et les femmes des hauts fonctionnaires. Qu'importe le statut. Une seule chose comptait, gaspiller une dernière fois l'argent dans cette ville trop chaude et humide qui n'était plus la leur. Certains Vietnamiens sont là, à qui l'on disait entre deux coupes de champagne : ça n'est pas parce que les nhaqués sont devenus des vietminh qu'ils vont commencer à nous faire peur... Certains de ces Vietnamiens auront réussi à prendre la nationalité française, ils partiront sur ces gros bateaux qui viennent chaque mois sur le port de Saïgon, les autres, ceux qui ont pactisé avec la France, seront sûrement en danger. Sur ce sol qui est pourtant enfin le leur. Ils ne savent pas encore qu'un autre conflit va s'ouvrir.

Saïgon ne sera plus Saïgon en 1975. Saïgon sera Hô Chi Minh-Ville. Edouard, ce soir-là, était présent. Il faisait partie de l'armée française en place dans le Sud-Vietnam. Cela faisait dix ans qu'il était arrivé en Indochine. Cela faisait depuis la défaite de Dien Bien Phu qu'il savait que son temps maintenant lui était compté. Il devait revenir en France là où personne ne l'attendait. Le Vietnam pourtant était devenu son pays. D'autant plus qu'il vivait avec une Vietnamienne. Une merveille. Elle s'appelait Linh et elle appartenait à une riche famille saïgonnaise. Il vivait chez elle. Mangeait chez elle. Il avait même commencé à apprendre quelques mots de vietnamien. Edouard était fou de cette femme, elle était devenu le centre de son monde, l'être le plus cher de sa vie, et sa douceur mêlée à son amour lui avait permis de s'intégrer dans cette famille dont il ne partageait pourtant pas la langue. Mais il fallait rentrer. Après deux ans à reculer le départ, Edouard, en tant qu'ancien soldat, était réellement en danger. Il tenta dans un premier temps d'obtenir la nationalité française pour Linh. Mais pour cela, ils devaient se marier. Rapidement. Edouard promit à Linh de lui offrir un mariage digne de ce nom quand ils seraient en France. C'est en vain par contre qu'il essaya d'obtenir la nationalité française pour sa belle-famille. Linh devait partir, seule.

Linh se souvint du moment où pour la première fois elle vit Edouard rentrer dans la pièce où son père l'avait convié à boire le thé. Elle se rappela tomber immédiatement amoureuse de ce visage. Elle n'en avait jamais vu de plus beau. Linh décidait de quitter son pays pour la France.

2. LINH

DISCUSSION AVEC UN ETHNOPSYSCHIATRE, MONSIEUR TRANCHANT

Quand vous avez rencontré Linh, elle avait 35 ans.

Comment parlait-elle le français ?

Linh n'avait pas l'ombre d'un accent et parlait un français châtié, nuancé, toujours très adapté au contexte qu'elle évoquait. Pas un mot de travers, aucune faute, jamais.

Cette langue qu'elle a apprise d'arrache-pied lui a sûrement permis de lutter contre la dépression et l'angoisse qui l'ont envahie à son arrivée en France.

Mais ce qu'elle ne savait pas, c'est qu'en même temps qu'elle apprenait le français, Linh quittait peu à peu le vietnamien : elle se cachait au téléphone quand elle parlait avec sa famille. Peut-être commençait-elle à avoir honte de sa langue.

Elle ne voulait plus la parler en public.

Que quitte-t-on quand nous quittons une langue ?

Nous pouvons parler de deuil à propos des effets produits par la perte de la langue maternelle comme une séparation qui n'en finirait pas. Dans les situations d'exil, de par la rupture effectuée, un monde se perd et on peut constater des effets dans le corps (somatisations, invalidité...) et comme quelque chose d'irrationnel auquel le corps via l'affect est convoqué. Je pense à ce que m'a confié Linh, qui évoquait la façon dont son corps était traversé d'une douleur lorsqu'elle entendait parler par hasard le vietnamien dans un supermarché.

Comme une nostalgie de la langue ?

Linh un jour m'a dit : Pendant longtemps, j'ai pensé que les Français nés en France, ayant de tout temps baigné dans cette langue, parce qu'ils n'ont jamais eu à quitter la France, n'avaient pas de langue maternelle, puisqu'ils n'avaient rien perdu, et ne s'étaient jamais confrontés à une langue étrangère qu'on leur faisait obligation d'utiliser.

D'après l'étymologie, exil renvoie à « sauter hors », « bannir », « ravager », « ruiner » en ancien français. C'est également l'obligation faite de séjourner hors d'un lieu mais aussi loin d'une personne qu'on regrette... Oui, il y a une nostalgie d'un monde qui est comme perdu. À jamais. Mais plus que ça, la nostalgie d'une langue maternelle laisse entendre que ça serait la seule langue dans laquelle on pourrait tout dire, tout savoir, être totalement compris.

Quelles sont les raisons pour lesquelles Linh n'a jamais appris le vietnamien à son fils ?

Pour des questions d'intégration. Principalement. Linh était obsédée par l'intégration de ses enfants. Ils ne devaient pas passer par les mêmes difficultés qu'elle. Le vietnamien était devenu une langue interdite chez elle. Elle n'a jamais parlé, bercé, enveloppé le corps de son fils en vietnamien ou dans un mélange franco-vietnamien. Cette langue-là restait en souffrance et le français qu'elle lui parlait devenait langue désintégrative...

Lors d'une séance, elle a appelé Antoine « mon fils français ».

3. MAI ET HAO

LETTRE 6

Mon amour, ma vie.

Nous sommes en train de préparer la fête du Tet.

Cette année il manquera quelqu'un à chacune des tables que l'on dressera.

Tu n'es pas là. Et j'ai du mal à respirer.

Nga ne sort plus de chez elle.

Moi je n'ai à pleurer que toi. Mais c'est déjà tellement ! Je ne sais pas comment mon coeur pourrait supporter de pleurer deux personnes à la fois.

Je n'ai plus de place pour aucune autre tristesse que toi.

Il ne se passe pas une nuit, une seule journée sans que ton visage m'apparaisse.

Pourtant le soleil continue à se lever et à se coucher chaque jour.

Dans les moments les plus heureux je me dis que tu vas bien. Que tu fais des balades à Paris et que tu avances dans tes études et que chaque jour tu penses à moi. Je n'ai pas compris pourquoi tu n'as pas pris la photo que je t'ai donnée.

Pourquoi ?

Dans les moments les plus noirs, je me dis que tu m'as déjà oubliée. Que tu vois d'autres femmes. Les Françaises doivent être belles et riches et grandes. Je préférerais te savoir mort.

Pardon.

Ne meurs pas. En France, on ne tue pas les gens.

Écris-moi.

Est-ce que tu rêves de moi ?

Est-ce que tu rêves du Vietnam ?

Est-ce que tu dors bien ?

Je continue à travailler dans le restaurant. Je ne garde plus les enfants de Madame Gauthier. Ils sont en train de vider leur grande maison. On raconte que l'usine de son mari a pris feu dans la nuit. Ils fuient Saïgon. Mais ils sont heureux de rentrer dans leur pays je pense. Souvent je l'ai vue, elle, soucieuse.

Je pense que cette femme est malheureuse.

Mon amour. Tu me manques.

Je t'aimerai jusqu'à la fin de ma vie.w

LETTRE 72

Pourquoi ne m'écris-tu pas ?

Pourquoi ce silence ?

Je me sens humiliée.

Je me sens laide.

Je ne suis qu'une petite Vietnamienne.

Je hais les blanches. Je hais les Françaises. Je hais la France.

Tu les aimes et en les aimant tu m'as trahie.

Et en ne m'aimant plus, tu trahis ton pays.

Tu m'as abandonnée.

Je ne dors plus.

Je ne t'aime plus.



4. ANTOINE ET LINH

Le 24 nov. 2006 à 20:08,

Antoine Courtault <antoinenguyen1981@yahoo.fr> a écrit :

Maman,

est-ce que tu pourrais m'écrire en 10 points (tu peux aller à la ligne à chaque fois)

ce que tu penses avoir connu et pas moi;

ne réfléchis pas trop s'il te plait

on en parlera plus tard

Ton fils qui t'aime

Envoyé de mon iPhone

Le 24 nov. 2006 à 21:29,

Linh Nguyen <linh.guyenvan@orange.fr> a écrit :

???

Le 24 nov. 2006 à 21:32,

Antoine Courtault <antoinenguyen1981@yahoo.fr> a écrit :

Ne réfléchis pas.

please

Envoyé de mon iPhone

Le 24 nov. 2006 à 21:40,

Linh Nguyen <linh.guyenvan@orange.fr> a écrit :

Mais pourquoi faire ?

Le 24 nov. 2006 à 21:42,

Antoine Courtault <antoinenguyen1981@yahoo.fr> a écrit :

C'est pour moi maman. t'inquiètes.

c'est juste pour y penser. ça peut m'aider. nous aider.

Envoyé de mon iPhone

Le 24 nov. 2006 à 22:29,

Linh Nguyen <linh.guyenvan@orange.fr> a écrit :

Nous aider pourquoi ???

Tu as reçu du courrier à la maison. de la banque. ton compte courant est à découvert. tu veux que je te fasse un virement ?

Le 24 nov. 2006 à 22:34,

Antoine Courtault <antoinenguyen1981@yahoo.fr> a écrit :

exemple:

1 : je n'ai pas connu l'exil

2 : je n'ai pas connu le départ précipité d'un jour à l'autre

pour prendre un bateau

non ! je vais le faire :(pour la banque

Envoyé de mon iPhone

Le 24 nov. 2006 à 23:29,

Linh Nguyen <linh.guyenvan@orange.fr> a écrit :

si tu traines tu vas payer des AGIOS et on a pas d'argent à donner aux banques !! ils prélèvent 45 euros sur chaque chèque émis sans provision et tu risques d'être interdit bancaire et fiché à la banque de France !

Le 24 nov. 2006 à 23:39,
Antoine Courtault <antoinenguyen1981@yahoo.fr> a écrit :
Maman EST-CE QUE TU PEUX REpondre
A MA QUESTION !!!!!
Arrête de te faire des scénarios catastrophe !!
Tu as mon code d'accès en ligne ?
Envoyé de mon iPhone

Le 24 nov. 2006 à 23:50,
Linh Nguyen <linh.guyenvan@orange.fr> a écrit :
3 fois 18
ps: on ne part pas du jour au lendemain. On avait
1 mois pour quitter la France

Le 24 nov. 2006 à 23:54,
Antoine Courtault <antoinenguyen1981@yahoo.fr> a écrit :
quitter LA FRANCE?????????
Envoyé de mon iPhone

Le 24 nov. 2006 à 23:56,
Linh Nguyen <linh.guyenvan@orange.fr> a écrit :
Pardon, le Vietnam je voulais dire.

Le 24 nov. 2006 à 23:59,
Antoine Courtault <antoinenguyen1981@yahoo.fr> a écrit :
et donc....
Envoyé de mon iPhone

Le 28 nov. 2006 à 00:43,
Linh Nguyen <linh.guyenvan@orange.fr> a écrit :
Chéri, je ne comprends pas ce que tu me demandes...

Le 24 nov. 2006 à 23:59,
Antoine Courtault <antoinenguyen1981@yahoo.fr> a écrit :
ok
je vais faire moi une liste et tu me dis ce que tu en penses.
Envoyé de mon iPhone

Le 28 nov. 2006 à 00:43,
Linh Nguyen <linh.guyenvan@orange.fr> a écrit :
Le bateau qui part sans avoir de dates
de retour *on savait qu'on ne reviendrait pas.*
Les pleurs d'une mère qui ne sait pas quand elle retrouvera son fils *oui*
La vie sans argent *il y avait pire que nous.*
La vie avec un peu d'argent et qu'on utilise
comme si on en avait toujours pas ??
Les cours pour apprendre une langue que tout
le monde parle sauf toi *tu vois le mal partout.*
Les papiers que l'on garde précieusement
c'est important les papiers Antoine !
La queue pour régulariser la situation quand on
arrive sur le territoire *OUI OUI*
L'arrivée dans un pays trop froid *c'est vrai.*
l'hiver 56 était l'un des hivers les plus froid
La nourriture que l'on ne connaît pas
Transformer l'argent en or pour quitter le pays. *d'où tu sors ça ?*

*Cette chanson, c'est son enfance.
Elle est arrivée sur ce territoire avec les
Français.
Peut-être l'a-t-elle apprise à l'école ?
Je la vois, petite fille, vêtue de l'uniforme
des petites filles de l'école publique, entourée
de toutes les petites filles de la classe, et qui
chantent. La maîtresse d'école, une blanche
— comme était celle qu'ici ils appellent la
vieille Donnadieu, la mère de Marguerite, la
maîtresse conduit le chant des petites filles de
sa longue règle de bois.
Les enfants s'appellent Janine, Dominique,
Madeleine, Simone.
Ce sont de petites Françaises.
Leurs ancêtres les Gaulois.
Et Edith Piaf.
A-t-elle su, Piaf, que ses chansons étaient
chantées par les enfants des colonies ?
A-t-elle imaginé qu'elles le seraient encore, si
longtemps après sa mort, dans ces contrées
lointaines où la langue française, d'ailleurs,
n'est plus qu'une langue que l'on chante ?*

Sur ce bateau S. chante.

*Face à moi c'est la petite fille de Saïgon, dans
sa robe à pois.
Cet instant, ce moment banal et non réfléchi,
c'est la revanche de la petite fille de Saïgon.
La revanche de la petite française indigène.
La voici, sur la terre de ses ancêtres, après
l'exil, après les guerres, après la dictature —
elle est là.
Chante dans cette langue transmise à ses
enfants. Ce français qu'elle ne partage plus
avec les Vietnamiens que quand ils chantent.*

*Elle est là.
Elle est belle.
Et dans ses yeux, c'est une joie indéfinissable.
Son regard embrasse sa ville natale là-bas,
Saïgon / Hô Chi Minh-Ville.
Mais pour elle c'est Saïgon.
Sài Gòn.*

Saïgon, ce soir, c'est le nom de sa blessure.

5. HAO

DISCUSSION 1

- Viet Kieu, littéralement ça veut dire quoi ?
- Ça veut dire vietnamien étranger.
- Ça désigne ceux qui sont partis ?
- Oui tous les Vietnamiens qui sont partis.
- Tous sans exception ?
- Tous.
- Mais, que toi tu sois Viet Kieu car tu es partie depuis 60 ans du Vietnam je comprends mais Anh par exemple ?
- Quoi Anh ?
- Anh elle va partir faire un projet avec nous en France pendant 2 ans.
- Oui et alors ?
- Elle sera aussi une Vietnamienne étrangère ?
- Tout ceux qui quittent le Vietnam deviennent des étrangers au Vietnam.

DISCUSSION 2

- Excuse-moi de revenir encore dessus mais je ne comprends pas bien.
- Quoi ?
- C'est étrange de dire à la fois vietnamien et à la fois étranger, non ?
- Pourquoi ?
- Ils sont coincés ! Ils sont ni étrangers, ni vietnamiens !
- Non, tu vois mal les choses. Ils seront à jamais vietnamiens et à jamais étrangers.

DISCUSSION 3

- Tu n'étais pas revenu depuis combien de temps à Hô Chi Minh-Ville ?
- Je n'étais pas revenu depuis 50 ans à Saïgon.

DISCUSSION 4

- Pardon je bloque sur cette histoire de Viet Kieu...
- Oui je vois ça.
- C'est un terme officiel ?
- Je ne sais pas.
- Nous, en France, quelqu'un qui part vivre sur un sol étranger tout en gardant la nationalité française, on appelle ça un expatrié.
- Ok.
- Mais je sens que ça n'est pas juste, ça n'est pas la traduction du mot.
- Non.
- Si un Français va vivre à l'étranger et devient par exemple suédois. Il n'y a pas de mot pour le qualifier. Si ce n'est qu'il est suédois.
- Mais est-ce que les Français ont eu des départs massifs de leur population ?
- Non.
- Est ce que les Français ont eu un retour massif de ces mêmes Français sur leur sol ?
- Non.
- Alors il n'y a pas de mot.



CONTACTS

ATTACHÉE DE PRESSE **Fabienne Bonneville**

06 82 07 98 03 / fabienne.bonneville@cdn-besancon.fr

COMMUNICATION CDN **Simon Pasquier**

03 81 88 90 75 / simon.pasquier@cdn-besancon.fr

www.cdn-besancon.fr / Avenue Édouard Droz 25000 Besançon



DIRECTION CÉLIE PAUTHE